



STEAMBOAT

roman

Craig Johnson

STEAMBOAT

DU MÊME AUTEUR

Tous les démons sont ici, Gallmeister, 2015

Molosses, Gallmeister, 2014

Dark Horse, Gallmeister, 2013 ; Points, 2015

Enfants de poussière, Gallmeister, 2012 ; totem, 2014

L'Indien blanc, Gallmeister, 2011 ; totem, 2013

Le Camp des morts, Gallmeister, 2010 ; totem, 2012

Little Bird, Gallmeister 2009 ; totem, 2011

Craig Johnson

STEAMBOAT

Roman

Traduit de l'américain
par Sophie Aslanides



Gallmeister

Collection NOIRE

Titre original:
Spirit of Steamboat

Copyright © 2012 by Craig Johnson
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2015
pour la traduction française

e-ISBN 9782404000138

On ne se concentre pas sur les risques.
On se concentre sur le résultat. Aucun risque
n'est si important qu'il empêche l'action qui
doit être entreprise.

CHUCK YEAGER

Ne jamais attendre que ça se gâte.

CHUCK YEAGER

1

ON était un mardi, la veille de Noël, et je n’attendais pas de visite. Je lançai un regard noir à mon ennemie jurée, autrement dit, la petite lumière rouge qui s’allumait sur le téléphone me reliant à ma standardiste, Ruby, installée dans la pièce voisine. Si je parle assez fort avec la porte ouverte – même avec, en bruit de fond, le ronronnement des chants de Noël en version musique d’ascenseur – la réception est meilleure, mais Ruby est pointilleuse sur la procédure, alors j’appuie sur le bouton, sauf en cas d’urgence.

Je regardai par la fenêtre et contemplai les gros flocons épais qui tombaient comme dans une boule à neige ; le vent avait soufflé ce matin-là, mais nous n’avions pas eu trop d’accidents sur les routes enneigées du comté, et si l’on en croyait les derniers bulletins météo, il semblait de plus en plus probable que Noël cette année allait être calme et paisible, une exception dans ma profession. Je n’avais rien de prévu – mon adjointe, Victoria Moretti, et sa mère Lena avaient décidé d’aller au Belize pour Noël, et ma fille, Cady, qui allait accoucher de mon premier petit-enfant en janvier, était trop enceinte pour voyager. J’attendais avec impatience les premiers jours de la prochaine année, lorsque Henry et moi irions à Philadelphie pour voir le bébé, qui allait

s'appeler Lola. J'avais pensé qu'elle devrait s'appeler Martha comme ma défunte épouse, mais Cady avait décidé que ce serait Lola, et puis un point, c'est tout.

Je posai mon livre à plat sur mon bureau, sans le retourner, le poids du sentiment suffisant à le maintenir ouvert. Je portai ma tasse des Denver Broncos écaillée à mes lèvres avant d'appuyer sur le bouton.

— Est-ce que je la connais ?

Il y eut un silence, puis Ruby reprit la communication.

— Elle dit que tu ne la connais probablement pas. (J'attends, et j'imagine qu'elle se sentit invitée à ajouter :) La jeune femme transporte quelque chose.

— Plus petit qu'une boîte à pain, mais plus gros qu'une assignation à comparaître ?

— Walter...

Je jetai un coup d'œil à la vieille pendule Seth Thomas accrochée au mur et me dis qu'il me restait encore une vingtaine de minutes de jour sur l'argent du contribuable.

— Je suis plongé dans ma lecture habituelle en cette période de fête. Où est Saizarbitoria ?

— Appelé pour un délit de fuite. Au Kum & Go. (Ou à l'Éjacule & Dégage, comme Vic aimait à l'appeler.) J'ai aussi Lucian sur la deux. Il veut savoir si tu joues toujours aux échecs ce soir.

Je pensai au vieux Doolittle Raider* tandis que je tendais la main pour caresser le chien, qui dormait, faisant profil bas dans l'espoir d'éviter les bois de renne que Ruby lui attachait parfois sur la tête.

— Pourquoi, il a le blues de Noël habituel ?

— Peut-être bien.

* Nom donné aux pilotes qui ont participé au raid monté par le lieutenant-colonel Doolittle, le 18 avril 1942, au cours duquel les forces armées américaines ont, pour la première fois, bombardé le territoire japonais. (Toutes les notes sont de la traductrice, sauf indication contraire.)

Je revis l'évolution des soirées de Lucian, du poker d'antan aux parties d'échecs ; les compagnons du vieux Raider avaient disparu l'un après l'autre, et il ne lui restait plus que deux visiteurs assidus. Ni le chien ni moi ne jouions au poker.

— N'est-ce pas ce que font les vieux veufs ? Bien sûr, dis-lui que je viens.

Ce n'était pas exactement ainsi que j'avais envisagé ma veille de Noël, mais vu que Cady et Vic étaient absentes toutes les deux, je me retrouvai sans compagnie féminine pour les fêtes. Normalement, j'aurais opté pour le Red Pony Bar & Grill et partagé la soirée de mon bon ami Henry Standing Bear, mais ces dernières semaines, il passait pas mal de temps sur la réserve de Rocky Boy avec une jeune divorcée – il n'était pas prêt de se ranger.

La saison commençait à peser à tout le monde, comme chaque année, mais je dis à Ruby de faire entrer la jeune femme. Je jetai un coup d'œil sur mon livre et lus la fameuse ligne : "... l'immensité de nos regrets ne pourra pas compenser les occasions manquées de notre vie...". Je tapotai l'antique exemplaire d'*Un chant de Noël* et me levai pour accueillir la visiteuse.

Une femme aux cheveux noirs vêtue d'un jean et d'un long manteau noir en laine élégant se tenait sur le seuil ; elle serrait contre elle une housse à vêtements et affichait un sourire crispé. Elle était petite, d'une ossature délicate, la peau claire, son front pâle marqué d'une fêlure, comme une porcelaine qu'on aurait un jour lâchée.

— Je vous en prie, entrez. (Elle hocha la tête, franchit le seuil et examina le chien, qui se leva, s'étira et bâilla.) Si vous voulez bien vous asseoir...

Sa main resta posée sur la tête du chien tandis qu'il la reniflait. Je n'avais pas beaucoup de temps, et je me dis que, vu que nous étions la veille de Noël, elle ne devait pas en avoir beaucoup non plus.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Êtes-vous le shérif du comté d’Absaroka ?

— Oui.

Je fis pivoter mon chapeau, qui était posé à sa place habituelle, celle qu’il occupait lorsqu’il n’était pas sur ma tête, près du bord du bureau.

— Et vous êtes... ?

Elle regarda autour d’elle, ses yeux se mirent à pétiller lorsqu’elle aperçut le Dickens.

— Vous n’avez pas encore terminé ce livre ?

La question était étrange ; à l’évidence, elle ne voulait pas révéler son nom. Je jetai un coup d’œil ver le petit volume relié main avec les lettres dorées à l’or fin, un cadeau de Noël offert par mon père lorsque j’avais quinze ans – une époque où il pensait que j’avais besoin de comprendre la bonté inhérente à la charité et à l’humilité.

— Ma lecture de la fin de l’année. Une tradition personnelle.

— Je sais.

Je crus percevoir un vague sifflement dans sa voix quand elle parla.

Je contournai mon bureau et tendis la main.

— Je suis désolé de vous poser la question, mais nous sommes-nous déjà rencontrés ?

Le sourire revint, mais les mains restèrent serrées sur le vinyle noir de la housse comme des serres sur une branche d’arbre ; je remarquai qu’elle portait le nom d’une boutique de nettoyage à sec de San Francisco, avec une adresse à l’angle de Taylor et Clay imprimée sur le devant.

— Vous ne vous souvenez pas de moi ?

Le sifflement se fit à nouveau entendre, comme un vent qui, soufflant d’un autre temps, d’un autre lieu, ponctuait ses phrases. En scrutant son visage, je vis quelque chose de familier, quelque chose d’assez lointain dans le passé, peut-être, mais que je fus incapable d’identifier.

— Je suis désolé, mais pas vraiment.

Elle baissa les yeux vers ses chaussures, qui baignaient dans une petite flaque de neige fondue, puis releva la tête.

— Depuis combien de temps êtes-vous shérif?

C'était une drôle de question de la part de quelqu'un qui prétendait me connaître.

— Presque un quart de siècle...

— Et qui était shérif avant vous?

Toujours avec l'impression que je devrais la reconnaître, je répondis :

— Un homme du nom de Lucian Connally. (J'observai son visage, mais il ne manifesta pas la moindre réaction.) Cela vous ennuerait-il de me dire de quoi il s'agit, madame?

— Est-ce qu'il est là?

Je souris.

— Hem... non.

— Auriez-vous une photo de lui que je pourrais voir, s'il vous plaît?

Je restai là, à la regarder du haut de mon mètre quatre-vingt-quinze, et je rangeai mes mains dans les poches de mon jean. Aucun signal d'alarme ne se déclenchait dans ma tête, mais le fait qu'elle ne m'ait pas donné son nom ni fourni une raison précise de sa présence ici me maintenait dans une position instable. Je ne bougeai pas d'emblée, puis je m'avançai vers la porte; le chien m'emboîta le pas, ses griffes cliquetant sur les larges lames du plancher de la vieille bibliothèque Carnegie qui hébergeait nos bureaux. Je lui fis signe de nous accompagner.

Ruby nous regarda passer devant le portrait d'Andrew Carnegie en personne et aller jusqu'au palier dallé de marbre. Je descendis trois marches et me tournai de manière à être face à la jeune femme, qui avait maintenu une distance de presque un mètre entre elle et moi; je désignai le mur où

étaient accrochés les portraits en 18 x 24 de tous les shérifs du comté depuis sa création en 1894, en ligne diagonale, une vraie collection de repris de justice.

Je me trouvais en dernière position, coiffé d'un chapeau marron chocolat et affublé des rouflaquettes et moustache ridicules que je portais dans les années 1980, à l'époque de mon premier mandat. La photo était une monstruosité en couleurs, qui avait l'air criard et vulgaire à côté du portrait classique de Lucian en noir et blanc.

Le sien avait été pris à la fin des années 1940, peu de temps après la fin de la guerre – la bonne, si tant est que cette expression soit permise. C'était juste avant qu'il ne perde sa jambe à cause de bootleggers basques, et il portait son Stetson Open Road traditionnel de couleur claire, une cravate sombre et un vieux blouson Dickies Eisenhower, sur lequel était épinglée son étoile. Il regardait droit vers l'objectif, un coude calé sur un genou levé, l'autre main découvrant sous la laine le revolver calibre .38 qu'il avait eu toutes ces années, celui avec un cordon accroché à la crosse.

Un petit sourire à peine narquois était peint sur son visage, il avait un sourcil arqué comme une Winchester, qui laissait supposer que s'il n'était pas satisfait de la photographie, il était tout à fait prêt à descendre le photographe.

Je désignai le portrait entouré de son cadre bon marché tout droit sorti d'une solderie.

— Mon prédécesseur, le Shérif en Chef, Lucian A. Connally.

— Le Shérif en Chef?

Je jetai un coup d'œil vers Ruby, qui ne nous quittait pas des yeux.

— Un vieux terme qu'on utilisait autrefois.

L'une des deux mains de la jeune femme émergea de sous la housse à vêtements et s'approcha de la surface

en verre pour y poser quelques doigts. Sa tête se baissa un peu, sans que ses yeux quittent l'image du vieux vétéran.

Je sentis quelque chose me titiller à nouveau lorsque j'examinai son profil; j'étais certain de l'avoir déjà vue. M'appuyant sur l'expérience que j'avais acquise au Vietnam sur la physionomie asiatique, je savais qu'elle n'était ni vietnamienne, ni chinoise. Japonaise, peut-être.

— Mademoiselle ?

Elle frissonna, comme si j'avais provoqué un choc en lui rappelant ma présence, puis elle se tourna vers moi, ses yeux noirs pleins de larmes.

— Il est mort ?

Je ris.

— Mon Dieu, non... (Je levai les yeux vers Ruby, qui continuait à scruter la jeune femme avec un intérêt de plus en plus manifeste.) Bien qu'à certains moments, nous souhaiterions qu'il le soit.

Elle parut ne pas savoir comment prendre cette remarque, alors j'ajoutai :

— Il lui arrive d'être vraiment gonflant, parfois.

Elle passa un doigt sur la paupière la plus proche de moi, et regarda à nouveau la photo, tandis que le chien, inquiet par le ton de sa voix, venait la câliner du bout de son large museau.

— Je crois que je me souviens de ça.

— Vous connaissez Lucian ?

Elle caressa le chien pour le rassurer.

— Il habite ici, en ville ?

J'attendis un moment avant de réagir, juste pour qu'elle comprenne bien que je me rendais compte qu'elle ne répondait pas à mes questions.

— Oui.

— Il faut que je le voie.

Pas je *veux* le voir, ni *j'aimerais* le voir, mais il *faut* que je le voie. Consultant mon baromètre éthique, je regardai Ruby, qui paraissait décontenancée mais pas inquiète, alors je montai d'une marche, appuyai une épaule contre le coin du mur et enfonçai à nouveau mes mains dans mes poches.

— Je vous l'ai déjà demandé... si vous me disiez de quoi il s'agit.

Elle prit une grande inspiration et serra encore plus fort la housse contre sa poitrine ; il y eut un de ces moments de silence où la pièce semble se vider de son air. Sa voix siffla avec sa respiration, à nouveau.

— J'ai quelque chose... (Elle baissa les yeux.) J'ai quelque chose à lui rendre.

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par atlant'communication